

« Tout-monde », le nouveau roman du grand écrivain martiniquais

Sur la trace d'Edouard Glissant

Il est poète, romancier et penseur. L'auteur du « Discours antillais » poursuit, avec cette nouvelle œuvre, son combat littéraire pour nous libérer de toutes les horreurs identitaires, de tous les faux-semblants de l'ethnie et de la race. Entrez dans le tourbillon du « Tout-monde ». Entretien

Le Nouvel Observateur. – *Votre nouveau roman « Tout-monde » est un grand voyage dans la langue et la mémoire, voyage dont vous êtes à la fois le chroniqueur, le poète, le déparleur – comme on dit aux Antilles – et l'inventeur. Ce roman fait aussi écho à votre dernier essai « Poétique de la relation ». Vous y déployez en écrivain votre propre pensée du monde.*

Edouard Glissant. – Le roman est pour moi le lieu idéal où peuvent s'échanger les imaginaires et observer ensuite ce qui se passe. Un des personnages de « Tout-monde » a fait successivement la guerre d'Indochine et d'Algérie mais dans sa mémoire tout se brouille et se mélange. Puis, peu à peu, il commence à distinguer les différences. La forêt indochinoise et la jungle lui apparaissent plus maîtrisables que les sables d'Algérie. On peut concentrer en soi la forêt, mais pas le désert. Le désert, il faut toujours l'étendre et mon personnage n'a pas à sa disposition une poétique de la terre infinie. Mon travail d'écrivain, c'est de mettre en relation les lieux, les cultures et les imaginaires du monde. Bref, brasser le « Tout-monde ».

N. O. – *Mais vous rythmez aussi en musicien-écrivain les différents temps du « Tout-monde ».*

E. Glissant. – Le temps, pour nous Antillais, est très important. Mais nous n'aurions jamais pu concevoir une Recherche du temps perdu, parce que ce temps perdu, au fond, nous ne l'avons jamais possédé. Notre temps est un temps éperdu. Il est fait de trous et de manques. C'est cela le temps béant des Antilles.

N. O. – *Mais vous revendiquez cette part obscure du temps. « On n'élucide pas l'obscur », écrivez-vous, et pourtant vous le chérissez.*

E. Glissant. – Bien sûr. Je réclame même hautement le droit à l'obscur, qui n'est pas l'enfermement, l'apartheid, la séparation. L'obscur est simplement le renoncement aux fausses vérités des transparences. On a beaucoup souffert des modèles transparents d'humanité supérieure, de degrés de civilisation qu'il faut sans cesse gravir, des Lumières aveuglantes. C'est la fameuse histoire de Voltaire qui, tandis qu'il défendait Calas, achetait des actions de compagnies négrières. La

transparence lumineuse est finalement trompeuse. Il faut réclamer le droit à l'opacité. Il n'est pas nécessaire de comprendre quelqu'un – dans le verbe comprendre il y a prendre – pour désirer vivre avec. Quand deux personnes cessent de s'aimer, elles se disent généralement : « Je ne te comprends plus. » Comme si pour aimer il fallait comprendre, c'est-à-dire réduire l'autre à une transparence.

N. O. – *Mais votre éloge de l'obscur pourrait passer aux yeux de beaucoup pour de... l'obscurantisme ?*

E. Glissant. – C'est vrai, on me dit toujours : l'obscur, c'est le retour à la barbarie. Mais je ne prône que le retour à la poésie. Lisez un poème. Vous n'avez pas besoin de le comprendre pour l'aimer. Pis, un poème compris est un poème fini.

N. O. – *Justement, dans ce grand chaos-roman qu'est « Tout-monde », le lecteur est merveilleusement condamné à ne pas tout comprendre mais à se laisser emporter par le flux romanesque. Il vous suit à la*

trace, mais souvent vous prenez un malin plaisir à le semer. Votre message au lecteur n'est-il pas « Ne vous affolez pas, poursuivez votre lecture » ?

E. Glissant. – C'est tout à fait ça. J'expérimente la circularité des lieux, des êtres et des situations. Un roman, dans une certaine mesure, relève des sciences physiques, et plus particulièrement des théories du chaos. Les physiciens du chaos affirment qu'on ne peut continuer à mettre le monde en équations rassurantes et linéaires. Il faut reconnaître la globalité circulaire du monde, se mettre délibérément dedans et voir comment ça marche. Le romancier ou le savant ne doivent pas avoir la tentation d'être les démiurges qui, par avance, définissent le monde. J'écris pour inventer des situations et non pour trouver des clés universelles. Un romancier ne doit jamais chercher à maîtriser le chaos. Le chaos ? On s'en émeut, on le craint, mais on ne le contrôle jamais. Notre seule ambition est de découvrir les lieux communs qui unissent les cultures et les hommes. Le chaos-monde, c'est le seul espace où les cultures occidentales peuvent rencontrer les cultures qui ne le sont pas. Mais au moins mettons-nous d'accord pour renoncer au fantasme du tout-contrôle.

N. O. – *Vous chantez la poétique des « lieux communs » et pourtant dans le langage courant un lieu commun est une idée tellement reçue qu'elle en devient sottise...*

E. Glissant. – Le lieu commun en littérature est l'équivalent de l'invariant de la scène du chaos. Il est le contraire de l'universel abstrait. L'invariant me laisse disponible tout en me mettant à disposition. Tout le monde – et je l'ai récemment vérifié lors de la réunion du parlement international des écrivains de Strasbourg – a le pressentiment, le désir et le besoin du « tout-monde ». C'est le besoin d'aller à la rencontre de quelque chose d'impalpable qui pourrait nous libérer de toutes les horreurs identitaires, de tous les faux-semblants de l'ethnie ou de la race, de tous les enfermements de l'Histoire, de tous les aveuglements des nationalismes... Tout le monde rêve du « tout-monde ». L'idéologie sépare et divise. La seule politique

Eloge de la périphérie

Un roman d'Edouard Glissant n'a pas de centre. C'est un « cyclone qui débâcle sans déraciner », un tourbillon d'imaginaire. L'auteur n'aime rien tant que « déboussoler » toutes les langues, circuler aux confins de toutes les périphéries car il sait que « ce qui se passe dans un petit pays est aussi important que ce qui arrive dans un empire ». Glissant dans « Tout-monde » raboute les morceaux éparpillés de mille histoires et fait jazer une écriture somptueuse et proliférante. On ne raconte pas le « tout-monde ». On l'expérimente. On le suit à la trace quitte à s'égarer et à perdre tous ses repères. L'œuvre de Glissant est multiple et foisonnante. Mais qu'il écrive poèmes, essais ou romans, c'est toujours la même pensée du monde qui s'invente et se dévoile. Il est sans doute aujourd'hui notre plus bel écrivain de langue française. Bienvenue au « tout-monde » !

Gilles Anquetil